



NOTE DE LECTURE

Gervais, B. et Bouvet, R. (dir.) (2007). *Théories et pratiques de la lecture littéraire*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 281 p.

Par Mirella Vadean, Université Concordia

Rédiger des notes de lecture sur un ouvrage qui centre la réflexion sur la notion de lecture invite à la prudence, dans la mesure où nous sommes appelée à rendre compte de notre propre exercice de lecture. Nous avons choisi la revue COMMposite pour proposer ces notes de lecture, car les théories mêmes de lecture et de communication sont mises en question dans l'ouvrage à l'étude. Notre tentative de rendre compte de l'entier contenu de l'ouvrage ne peut être que partielle. La matière abordée est abondante et vise une pratique théorique de grande complexité.

Les textes regroupés ici témoignent de la volonté de reconduire la notion de lecture et de l'inscrire dans un nouveau territoire. Partant de la sémiotique peircéenne, des théories de l'imaginaire et de l'anthropologie, de la philosophie, des théories cognitives, des théories de la fiction et de l'image, ou de l'herméneutique, cette nouvelle stratégie vise la lecture comme *prétexte* (« lire les textes et les interpréter ») et comme *posture* (« réaliser le lien entre théorie et pratique »). Dès lors, l'acte de lecture n'est plus simple acte communicatif entre texte et lecteur. La lecture se définit comme processus entre *manipulation*, *compréhension* et *interprétation*. L'acte de lecture évolue, se complexifie, ne pouvant plus répondre au simple statut de « réception ». Il devient processus perceptif, cognitif, affectif, symbolique. L'analyse est centrée sur *l'expérience* de la lecture.

Publié en 2007, cet ouvrage résume un « échantillon » des travaux de recherche menés par le Groupe de recherche en lecture (GREL) basé à l'UQAM. Neuf spécialistes des théories de la lecture, professeurs des universités québécoises ou canadiennes, se réunissent pour lancer les

bases d'une « nouvelle école » de pensée sur la lecture dans le but de proposer un point de vue innovateur qui ne dépend pas uniquement de ce que les textes proposent ou présupposent.

L'ouvrage est divisé en deux parties, chacune composée de cinq articles. La première section, *Les fondements d'une lecture littéraire*, s'articule autour des considérations d'ordre plutôt théorique à l'égard des attributs de la lecture littéraire. La deuxième section, *L'expérience de la lecture*, met à l'épreuve l'acte de lecture, ses pratiques et ses conséquences. Ouvrage programmatique et démonstratif à la fois, il atteste son importance et son utilité dans de nombreux domaines de recherche, en plus de celui des études littéraires ou de la communication. L'acte de lecture est un acte primordial, le phénomène de lecture est généralisant.

Le premier article, *L'exercice de la lecture littéraire*, signé par Gilles Thérien (UQAM), place la lecture dans la perspective sémiotique. Cette activité devient signe, système de signes, interface entre l'objet (livre) et le sujet (lecteur). Un détour s'impose pour expliquer le *concept* du signe (qui présuppose l'absence d'objet, c'est pour cela qu'il est nécessaire), la *fonction* du signe (celle de figurer, de représenter l'objet), l'*économie* du signe (qui dépasse le champ littéraire pour s'en exporter), le *contexte* du signe (il est toujours en réseau) et la *finalité* du signe (il rend la connaissance possible). À la lumière de ces considérations, l'auteur remet en question la théorie de Wolfgang Iser¹ qui inscrit la lecture dans une relation de cause à effet. Iser met le signe d'égalité entre *l'acte de lecture* et *l'acte de parole*. Le fondement de cette équivalence puise dans la théorie même de la communication, le texte étant vu comme acte linguistique. Thérien propose de faire économie de la théorie de la communication, simple échange entre destinataire et destinataire. Dans le cas de la littérature (et non seulement dans ce cas-là), la lecture ne se réduit plus à un simple acte d'échange de messages entre auteur et lecteur : « L'acte de lecture n'est pas un acte de communication » (p. 19). En effet, considérer le texte comme ayant « pouvoir de parole » relèverait de la confusion où Iser se serait engagé. D'après sa théorie, le texte dicte ses conditions de lecture. En le lisant, le lecteur ne fait que subir ses effets. Ainsi, le lecteur ne peut être que « virtuel », ou implicite². Thérien propose un nouveau statut du lecteur. Pour ce sémioticien, l'acte de lecture est une « bulle » qui englobe le livre et son lecteur. Dans cette bulle prend place, chaque fois, une expérience spécifique. Les objets textuels (le livre ou l'auteur) ne se trouvent pas engagés dans un acte de communication avec le lecteur. Ce dernier *ne* communique

ni avec l'auteur ni avec le livre. Par son acte de lecture, le lecteur construit un objet nouveau, la lecture, qui a un sens nouveau selon le système référentiel et la vision du monde de chaque lecteur (impliquant ainsi une dimension personnelle, intime). La lecture est un acte dynamique, en perpétuel changement³. Elle est le résultat de plusieurs processus : perceptuel, cognitif, argumentatif, affectif et intégratif. Ceux-ci sont reliés par les préconstruits : le sujet, l'espace, l'action et le temps. Cette catégorisation permet d'identifier un « lecteur ordinaire » qui manipule les préconstruits, et un « lecteur spécialisé », qui joue sur l'extension (du sens) et intègre la lecture dans un processus symbolique⁴.

Une démarche semblable, qui ouvre la réflexion sur l'acte de la lecture pour la déployer sur de nouvelles coordonnées, anime aussi l'auteur du deuxième article intitulé *Lecture, processus et situation cognitive*. Jean Valenti (collège universitaire de Saint-Boniface) se propose de réévaluer, dans un premier temps, certains aspects énoncés par plusieurs théoriciens, dont Iser dans sa théorie sur *l'effet esthétique* ou Umberto Eco dans la théorie de la *coopération interprétative* (Eco, 1985). Ces analyses permettent à Valenti d'élaborer l'idée de lecture comme *situation cognitive*. Sous le sous-titre *Les poétiques de la lecture*, l'auteur dresse une revue non exhaustive de lecteurs types : *implicite* (Iser), *archilecteur* (Riffaterre), *lecteur modèle* (Eco), *authorial* ou *narrative audience* (Rabinowitz) ainsi que de plusieurs courants de critique : *reader-oriented criticism* et *reader-response criticism*, entre autres. Arrêtons-nous à la théorie d'Eco qui infirme les théories de ses prédécesseurs selon lesquelles le code de l'émetteur rejoint celui du récepteur⁵. Valenti souligne cependant que pour Eco, le lecteur et l'auteur ne sont que des *stratégies textuelles* et que le texte construit, en fait, le lecteur. L'idée d'une lecture préfigurante dans la structure textuelle se confirmerait. Or, s'il y a préinscription de la lecture, il y a aussi relation de communication entre lecteur et texte. C'est la seule façon d'expliquer la transparence qui prend place entre le code du producteur et celui du récepteur. Valenti propose de « refuser les poétiques de la lecture [ce qui] veut aussi dire [...] remettre en question le modèle de la communication qui en fonde l'existence » (p. 63). Cette démarche lui permet d'amorcer la réflexion sur la lecture comme *situation cognitive*⁶. Se servant de ce concept, l'auteur montre que l'acte de lecture ne se situe plus sur le même plan que le texte. Dans cette nouvelle perspective, le lecteur ne réduit pas son activité uniquement à dénouer le texte, ses différents niveaux, à repérer divers effets esthétiques ou procédés discursifs : le lecteur « construit un contexte de

compréhension dans la perspective de la transitivité des signes et des schèmes de connaissance » (p. 89).

Dans une perspective différente, Nicolas Xanthos (UQAC et directeur de la revue de sémiotique *Protée*) envisage la lecture comme un acte ouvert et délimité à la fois dans le cadre d'une « aire de dire », dans l'article intitulé « La lecture littéraire comme parcours dans l'aire du dire - Prolégomènes à une sémiotique de la réception ». Pour Xanthos, la lecture est « silencieusement » organisée par une « architecture conceptuelle » (p. 94). Autrement dit, engager l'acte de lecture implique une pratique sémiotique, sans doute, mais cette pratique est *réglée*, elle gère la réflexion sur le texte. Pour édifier cette structure, l'auteur se sert du concept de paradigme de Kuhn (1983) et de la notion de jeu de langage de Wittgenstein (1965, 1961). Le paradigme est un système qui inclut le chercheur et son objet d'étude. Au centre du paradigme se situe un réseau de concepts plus ou moins définis qui doivent être reliés. Le paradigme bénéficie d'une architecture spécifique qui ouvre et donne naissance à une multitude de questions sur l'objet d'étude, tout en le limitant en même temps (les réponses doivent déployer des arguments inscrits dans un champ précis, celui du paradigme). Puisque, pour Kuhn, ces paradigmes ressemblent beaucoup aux jeux de langage de Wittgenstein dont l'objectif est de relever « les manières de voir qui fondent nos pratiques humaines » (Xanthos, p. 103), Xanthos propose d'envisager la pratique de la lecture dans le sens de cette théorie, ainsi que par celle proposée par Kuhn. D'un côté, elle régule l'aire du dire et de l'autre, elle est composée des concepts implicites qui doivent être découverts. Cette architecture permet de dire que la lecture informe la « manière de voir » des lecteurs.

Par la suite, c'est la notion de l'indétermination qui est abordée par Rachel Bouvet (UQAM). Dans l'article « Le plaisir de l'indétermination », l'auteure choisit comme support le récit fantastique, le plus approprié à rendre compte de *l'hésitation du lecteur* (Todorov, 1970) et de la *séduction de l'étrange* (Vax, 1965). Le point de départ se situe toujours autour de la théorie d'Iser et de celle de Todorov. L'auteure souligne le défaut de ces théories qui privent la lecture de sa dimension affective. Or, cette dimension (incarquée par le plaisir ou la jouissance de la lecture) s'avère une fonction essentielle de la lecture. Bouvet revisite, dans la première partie de son analyse, la théorie de Roland Barthes sur le plaisir dans l'acte de la lecture (Barthes, 1984) et celle de Hans Robert Jauss sur la jouissance esthétique (Jauss, 1979). Dans la deuxième et

dernière partie, elle aborde le sentiment de l'étrange et celui *d'unheimliche* (Freud, 1985) afin d'associer le plaisir à l'indétermination dans la lecture et d'ouvrir la voie à la notion d'*effet*. Résultat de la lecture du récit fantastique, l'effet est défini par l'auteure comme « un phénomène particulier apparaissant dans certaines conditions » (p. 130). Il active deux processus de lecture, affectif et argumentatif.

L'article qui clôt cette première section théorique de l'ouvrage est signé par Max Roy (UQAM). Il discute de la notion de « La référence comme effet de lecture ». Deux hypothèses sont choisies : soit le texte impose ses références, soit la lecture édifie sa référence, ses repères. L'auteur aborde la caractéristique de l'espace du texte, du contexte de diffusion d'une œuvre. Quant à la tradition littéraire, celle-ci peut-être envisagée comme rapport entre lecture, référence et littérature. L'étude d'un exemple romanesque témoigne de l'existence d'une référence imaginaire associée à la lecture, référence qui est « une conception du lecteur avant d'être une conception de la critique » (p. 139)⁷. Autrement dit, il faut toujours considérer la part de l'imaginaire du lecteur dans la référence que celui-ci se dresse par la lecture d'un texte. Plusieurs indicateurs peuvent intervenir dans l'interprétation de la lecture : le dicton, le proverbe, le cliché⁸. À cela s'ajoutent parfois des faits plus objectifs comme le fait d'histoire, par exemple. L'examen de ces références débouche sur les attitudes de lecture. Roy dénombre deux attitudes, *analytique* (pour comprendre les éléments constitutifs du texte, il faut procéder par la décomposition et l'analyse des éléments) et *transitive* (qui essaie de restituer les différents genres auxquels appartient le texte : roman du terroir, bande dessinée, etc.) Ces deux attitudes, même si elles sont essentielles, ne sont pas en mesure de rendre compte d'une manière exhaustive des procédés ou du niveau d'investissement du lecteur. Une dernière donnée intervient, sous la forme de la « référence personnelle ». En conclusion, nous notons l'importance de la notion de référence comme émergence d'une « pensée en action » (p. 147), validée par l'acte de lecture.

La deuxième section de l'ouvrage est destinée à l'examen de la lecture comme expérience. Le premier article est signé par Bertrand Gervais (UQAM et directeur du GREL). À travers deux notions fondamentales, la « tradition » et la « traduction », l'auteur pose un problème majeur qui gouverne l'acte de la lecture : il s'agit de la *limite*. Celle-ci est envisagée sous le titre « Une lecture sans tradition - Lire à la limite de ses habitudes ». La lecture est analysée dans l'espace

créé par un axe vertical – la *tradition* (définie par rapport à l'identité, fondée sur la mémoire, valeur du passé) et l'axe horizontal – la *traduction* (définie par rapport à la *frontière* culturelle qui se voit de plus en plus déplacée de nos jours). Cette dernière donnée fait voir que les « sémiosphères se rencontrent et que les médiasphères se chevauchent » (p. 152). La notion de sémiosphère appartient à Lotman et est l'espace délimité non pas par une langue, mais par une culture (Lotman, 1990). La notion de médiasphère appartient à Debray. Il y a trois médiasphères, selon l'évolution du mode de transmission : la logosphère - l'invention de l'écriture, la graphosphère - l'imprimerie et la vidéosphère - l'audiovisuel (Debray, 1991). Mis à part ses fonctions d'ouverture évidentes, la traduction sert à renforcer la tradition : « Si notre identité en sort de toute façon assurée, ce n'est pas par répétition du même, mais par la confrontation à l'autre, par contraste, complémentarité, comparaison » (p. 153). Dès lors, la traduction renseigne sur le rapport lecture/culture en ce qu'elle appelle à une « extensivité culturelle », qui répond à une économie de progression, tandis que la tradition dégage de « l'intensivité culturelle » (qui tient plutôt de la compréhension) (Gervais, 1990, 1993, 2006). L'auteur met à l'épreuve ces considérations théoriques à travers deux textes différents, un roman (un western métaphysique américain parsemé de passages en espagnol) et un hypertexte fictionnel. Le premier cas lui permet d'appliquer le concept de sémiosphère où le lecteur explore soit le centre, soit les frontières d'une aire culturelle. La sémiosphère fonctionne, dans des conditions de surextensivité, comme un « rhizome, fait de nœuds et de relations » (p. 163), indépendant de tout centre fixe. La notion de rhizome a été introduite par Deleuze et Guattari (1976). Le deuxième cas met en valeur la transgression d'une autre frontière, le dépassement d'une autre limite par le passage d'une médiasphère dans une autre, nouvelle, l'hypertexte fictionnel.

Après l'interaction tradition-traduction, c'est l'erreur dans la lecture et le retour dans le parcours de lecture qui occupent l'espace de l'article suivant, « La lecture erratique », signé par Richard Saint-Gelais (Université Laval). La notion de l'erreur est comprise ici comme écart dans le parcours de la lecture et ne fait aucunement référence à la validité d'une lecture en soi⁹. La lecture erratique est définie comme lecture « qui [doit] soudainement passer d'un registre d'appréhension du texte à un autre » (p. 179). Pour déceler ce type de lecture, le texte doit être considéré comme « dispositif de lecture » (Saint-Gelais, 1994). Cela implique non seulement les résultats de l'acte de lecture, mais aussi tous les préalables qui ont conduit à ces résultats, y

compris les erreurs que le lecteur a pu produire dans son parcours. En ce qui concerne le cadre théorique, l'auteur remet en question l'opposition opérée par Eco entre les notions de *intentio operis* (le texte) et *intentio lectoris* (le lecteur). À l'aide de plusieurs exemples, Saint-Gelais montre que la première notion est tributaire, en fait, de la deuxième.

Dans l'article suivant, Daniel Vaillancourt (University of Western Ontario) place l'acte de lecture sous le signe de l'interférence, notion très vaste qui traverse plusieurs champs de savoirs. L'analyse s'articule autour de trois axes bien définis : le mot (l'étymologie), le concept et l'application de la notion de l'interférence. À la lumière de la généalogie foucauldienne (Foucault, 1971), l'étude étymologique du mot « interférence » s'organise autour du noyau latin *ferir*. Ce mot connote le choc du contact. D'autres disciplines (la physique, la biologie) le récupèrent ainsi sous forme de bruit, de brouillage, de parasite. Un deuxième sens de l'interférence est celui d'immixtion (« se mêler de »). De cette position, l'interférence joue sur le dedans et le dehors (en tant que catégories esthétiques et philosophiques). Selon le concept de Michel Serres (1972), l'interférence est ouverture, décentrement, apparition de l'intérieur d'une force qui modifie le réseau, le système de signes. Cet essai de définition atteste le rôle de l'interférence qui « peut devenir lieu de mégastratégies systémiques » (p. 196). Nous notons aussi les considérations regroupées sous le sous-titre « La Communication », où l'auteur relie la théorie de l'interférence à l'existence de la communication, de la transmission du message. Bien que la communication soit définie comme base de toute activité cognitive depuis que l'attention se tourne vers le lecteur, l'acte de lecture s'entend comme jeu valorisant l'autoréflexivité et l'interdépendance. La logique même de la communication est remise en question. Le lecteur manipule le système de signes, ce qui convoque la notion de jeu qui supplante celle de la « simple transparence machinique de la communication » (p. 197). Dans les deux dernières parties de l'article, l'auteur envisage une autre façon de représenter épistémologiquement la référence. En choisissant le modèle géographique, plus précisément le modèle de la carte proposée par Serres, l'auteur l'applique à travers deux exemples textuels qui examinent le motif du religieux.

Cette analyse est suivie par une réflexion qui repositionne le rapport images-mots dans la littérature dans « Les images sous les mots », un deuxième article signé par Thérien. Partant de la notion de code proposée par Saussure au début du XX^e siècle, notion revisitée par Starobinsky

(1971), l'auteur se place du côté de la lecture, c'est-à-dire de la production d'images. Trois textes différents sont choisis pour dégager les images cachées dans le texte. La conclusion propose deux perspectives, celle du signe, qui ne se trouve pas uniquement du côté du *code*, mais aussi de *l'individu*, et celle de la rhétorique, car le travail de lecture est un travail d'imagination qui construit la *memoria* du texte.

L'article qui clôt cet ouvrage déplace l'objet de l'analyse (la lecture) dans un autre système de signes, le filmique. Dans « Le parti pris de la spectature », Martin Lefebvre (Université Concordia) réfléchit sur l'acte de la spectature qui régit l'interaction film-spectateur. Calquant sur les nouvelles théories de lectures élaborées ici, l'auteur propose la spectature comme « lieu de mise en signe du film » (p. 232). La spectature entre dans le moule de la lecture récupérant donc les cinq processus : perceptuel, cognitif, argumentatif, affectif et symbolique. À cela s'ajoute la rhétorique, qui fournit modèle à la spectature, notamment par l'élément de la mémoire. Parmi les cadres théoriques choisis pour l'analyse, l'auteur ne saurait éliminer celui de la communication. Sans conteste, le spectateur essaie de saisir ce que le film cherche à lui communiquer. Mais il faut bien dépasser cette idée, car le but de cette analyse n'est pas de décrire le signifié du film, ni de saisir la façon dont le film communique, mais bien de « sémiotiser » l'objet filmique à travers la spectature. Cet article incarne un exemple concret qui démontre la portée de ces nouvelles théories, dont les principes s'exportent dans bien d'autres disciplines.

En conclusion, cette nouvelle parution constitue une référence incontournable pour tous ceux qui analysent de nos jours un texte, et finalement pour tous ceux qui s'intéressent à l'exercice de la lecture. Au plan de la forme, l'ouvrage est bien équilibré, avec un même nombre d'articles retenus pour les deux sections, théorique et pratique, signe d'une volonté évidente de mettre sur un pied d'égalité ces deux aspects dans l'acte de lecture. Le dispositif conceptuel est toujours mis à l'épreuve des faits. Il s'agit d'une anthologie des textes sur les théories de la lecture du groupe du GREL, regroupant des articles inédits et des articles publiés antérieurement d'une façon disparate. L'entreprise des deux directeurs, Bertrand Gervais et Rachel Bouvet, de les réunir et les publier a le mérite de souligner l'émergence d'une école de la lecture qui s'avère profitable dans plusieurs domaines de la recherche universitaire.

Bibliographie

- Barthes, R. (1984). *Le plaisir du texte*. Paris : Seuil.
- Debray, R. (1991). *Cours de méthodologie générale*. Paris : Gallimard.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1976). *Rhizome. Introduction*. Paris : Éditions du Minuit.
- Eco, U. (1985). *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset.
- Freud, S. (1985). *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1971). Nietzsche, la généalogie et l'histoire. Dans *Hommage à Jean Hyppolite*. Paris : PUF.
- Gervais, B. (1990). *Récits et actions. Pour une théorie de la lecture*. Longueuil : Le Préambule.
- Gervais, B. (1993). *À l'écoute de la lecture*. Montréal : VLB Éditeur.
- Gervais, B. (2006). *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire*. Montréal : Le Quartanier.
- Iser, W. (1985). *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*. Bruxelles : Mardaga.
- Jauss, H. R. (1979). La jouissance esthétique. Les expériences fondamentales de la *poiesis*, de l'*aisthesis* et de la *catharsis*. *Poétique*, 10, p. 261-274.
- Kuhn, T. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Lotman, Y. M. (1990). *Universe of the Mind. A Semiotic Theory of Culture*. Bloomington, Indiana University Press.
- Sain-Gelais, R. (1994). *Château de pages. La fiction au risque de sa lecture*. Montréal : Hurtubise.
- Schlanger, J. (1990). *La situation cognitive*. Paris : Méridien Klincksieck.
- Serres, M. (1972). *Hermès II. L'interférence*. Paris : Éditions du Minuit.
- Starobinski, J. (1971). *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris : Gallimard.
- Todorov, T. (1970). *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Seuil.
- Vax, L. (1965). *La séduction de l'étrange, Étude sur la littérature fantastique*. Paris : PUF.
- Wittgenstein, L. (1961), *Tractus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*. Paris : Gallimard.
- Wittgenstein, L. (1965). *De la certitude*. Paris : Gallimard.

Notes

¹ Il s'agit de l'une des théories de lecture les plus connues : voir Iser, 1985.

² Selon la théorie de W. Iser (1985), le lecteur implicite est une construction théorique. Destinataire du texte, il est passif à l'égard de l'acte de lecture en soi.

³ Il découle de là l'impossibilité d'établir la véridicité d'une lecture. Chaque lecture est vraie dans un sens.

⁴ À savoir que ce statut ne l'atteste pas en tant que lecteur spécialisé dans tous les domaines.

⁵ Eco signale que les deux instances peuvent avoir des compétences différentes qui ne les situent pas sur le même plan. Leurs codes peuvent être aussi dissemblables.

⁶ En ce qui concerne le concept de situation cognitive, l'auteur fait référence à la théorie de Schlinger (1990). Cette situation est définie comme « tout ce qui a trait au savoir » et se distingue de la science cognitive (intelligence artificielle, informatique, linguistique, psychologie).

⁷ Nous retenons que tout lecteur façonne sa propre idée quant au contenu du texte et à ce qu'il renvoie, idée qui se profile au fur et à mesure de la lecture. Cette idée s'amorce à partir des signes textuels lexicaux ou autres et convoque l'expérience antérieure du lecteur : voir p. 139.

⁸ Celles-ci imposent au lecteur une hiérarchie des valeurs, des convictions ancrées dans l'imaginaire populaire qui, elles, même si dépassées, ne s'effacent pas.

⁹ Car sous quelle catégorie ranger la notion de l'erreur tant que nous considérons toute lecture comme vraie ? Voir le premier article signée par Gilles Thérien dans le présent ouvrage, p. 11-43.

Notice biographique :

Doctorante PhD SIP - Humanités Études françaises, (à présent), MA littératures francophones et résonances médiatiques, Université Concordia. Chargée de cours, Département d'études françaises, Université Concordia. Assistante de recherche, GRES, 2005-2008, dans le cadre de Grands Travaux de Recherche Concertés - CRSH.